

MARGUERITE YOURCENAR OU L'UNIVERSALITÉ DU RENOUVELLEMENT CYCLIQUE

par Wim J. A. BOTS (Leiden)

Dans *Archives du Nord* (EM, p. 974) Marguerite Yourcenar écrit : “Je voudrais [...] noter ici des analogies, des fréquences, des cheminements parallèles ou au contraire divergents ... pour découvrir quelques lois ...”.

Bien que cette phrase^[1] semble révéler seulement un objectif précis défini en vue d'un passage déterminé de ces *Archives*, elle pourrait servir d'exergue à la plupart de ses œuvres parce qu'elle traduit une disposition d'esprit qui lui a permis d'aboutir à une vision du monde qu'elle transmet d'œuvre en œuvre en la précisant par plusieurs volets dont elle ne cesse de souligner à la fois le renouvellement extérieur et l'immobilité sous-jacente, c'est-à-dire fondamentale et par là universelle.

Dans ce qui vient d'être avancé le terme *volet* remplace en fait les substantifs *valeur*, *principe*, *faculté*, *force*. En effet, l'art de Marguerite Yourcenar consiste à convertir la présentation de ces valeurs formelles, physiques, naturelles, intellectuelles et morales soit en des réflexions pleines de sagesse formulées dans des ouvrages non-fictionnels tels que *Les Yeux ouverts*, *Le Temps*, *ce grand sculpteur*, soit en des pensées énoncées par certains protagonistes fictionnels. La rigueur de ces considérations fictionnelles et non-fictionnelles provient de l'harmonie entre la conscience et la réflexion, de sa conviction que toute sagesse est patience, qu'il faut souffrir le monde

[1] La même page présente un enchaînement de pensées qui justifient son choix : “C'est de la terre entière que nous sommes les légataires universels [...] un essayiste périgourdin sorti d'une mère juive [= Montaigne], un romancier russe ou un dramaturge scandinave [...] nous ont peut-être davantage formés que ces hommes et ces femmes dont nous avons été l'un des descendants possibles [...]. La famille proprement dite m'intéresse moins que la *gens*, la *gens* moins que le groupe, l'ensemble des êtres ayant vécu dans les mêmes lieux, au cours des mêmes temps.”

sans oublier la perfection plus vaste dont il fait partie intégrante, que sa constante imperfection est la conséquence inéluctable de la brièveté de la vie humaine et de la mémoire défectueuse de l'être humain.

Dans la bouche du thane^[2] (un chef ou un noble), Marguerite Yourcenar met la comparaison suivante : "La vie des hommes sur la terre [...] me paraît ressembler au vol d'un passereau entrant par une embrasure de la grande salle qu'un bon feu, allumé au centre, réchauffe [...] tandis qu'au-dehors les pluies et les neiges de l'hiver font rage. Et l'oiseau traverse rapidement la grande salle et sort du côté opposé, et, après ce bref répit, venu de l'hiver, il rentre dans l'hiver et se perd à [nos] yeux". Mais Yourcenar ajoute ^[3] : "La vie, telle que nous la vivons, n'est pas un moment de répit", "un oiseau entré dans une maison des hommes tourne éperdu, risque de se briser contre ces murs incompréhensibles, de se brûler à la flamme, ou d'être happé par les dogues allongés au bord du foyer". Pourtant, continue-t-elle, "l'image de l'oiseau [...] reste un bon symbole de l'inexplicable et court passage de l'homme sur la terre. On pourrait aller plus loin et faire de la salle assiégée par la neige et le vent [...], un autre et également poignant symbole. Celui du *cerveau*^[4], chambre éclairée, feu central, temporairement placé pour chacun de nous au milieu des choses, et sans quoi l'oiseau ni la tempête ne seraient ni imaginés ni perçus".

Or, cet oiseau, et, différemment et plus intensément, le cerveau humain cherchent à s'en sortir en tournoyant, l'un en se brisant contre les fenêtres et les murs, l'autre en échafaudant des systèmes susceptibles de renouveler sur notre terre les valeurs formelles, physiques, naturelles, intellectuelles et morales. Bref, une chose est certaine : pendant une trop courte durée ils tournent en rond, car "il n'y a ni passé, ni futur, mais seulement une série de présents successifs, un chemin, perpétuellement détruit et continué^[5]".

Heureusement, certains cerveaux savent peut-être. Pourquoi ne pas faire appel à eux ? dit Yourcenar en faisant parler le thane (*op. cit.*, p. 276). Et nous, tournant en rond, nous aussi, dans notre besoin

[2] *Le Temps, ce grand sculpteur*, E M, "Sur quelques lignes de Bède le vénérable," p. 276-277.

[3] *Idem*, p. 280.

[4] C'est moi qui souligne.

[5] *Idem*, "Sixtine", p. 283 et MONTAIGNE, *Apologie de Raimond Sebond* (fin), éd. Pierre VILLEY, p. 603.

de renouvellement, nous croyons que Marguerite Yourcenar en est un, c'est-à-dire un cerveau qui sait un peu mieux que d'autres, ou plutôt qui réfléchit un peu mieux que d'autres à ces valeurs, à ces principes sur lesquels nos cerveaux n'auront jamais fini de s'interroger et dont il s'agira, par une très modeste tentative de notre part, de mettre à nu la substantifique moelle sous-jacente, immobile, inchangée, universelle sur laquelle Yourcenar s'est efforcée de construire son œuvre. Oui, plus que jamais, le verbe *s'efforcer* caractérise son attitude devant l'écriture.

Elle est consciente – et nous voilà arrivé au premier volet – que “les mots lui manquent pour aller au-delà des mots”^[6], que “l'instant présent est tellement limité, [...] tellement court, mais aussi tellement vaste^[7], et riche de coordonnées qui nous échappent, [qu']il n'y a que le recul qui puisse nous permettre d'en dénombrer quelques-unes”. Voilà pourquoi elle s'est toujours “méfiée de l'actualité, en littérature, en art, dans la vie. Du moins de ce que l'on considère comme l'actualité, et qui n'est souvent que la couche la plus superficielle des choses”^[8]. Les formes, quelles qu'elles soient, resteront donc toujours en deçà. Pour parer le mieux possible à cette déficience expressive, elle a opté pour la clarté et la mesure d'un style qu'elle appelle *libre*, ne voulant appartenir à aucune école.

En effet, chose apparemment paradoxale, l'essence, l'universalité de toute expression artistique, par conséquent de l'expression écrite, est informe, c'est-à-dire indéfinissable. Dans la Préface de *Denier du rêve* (OR., p. 162), elle écrit : “ J'ai tenté d'accroître en maint endroit la part de réalisme, ailleurs, celle de la poésie, ce qui finalement est ou devrait être la même chose”. Réalisme et poésie sont donc deux notions identiques par l'impuissance où elles sont d'appréhender l'abondance des coordonnées de l'instant présent, et, à plus forte raison, par leur impuissance de saisir, de fixer la somme d'une série d'instantanés.

Cette idée fondamentale est exprimée par Clément Roux^[9] : “ Des portraits, ils n'en font plus, parce que, les êtres humains, ils s'en foutent. Et puis, parce que c'est trop difficile. Prendre un visage, le

[6] *Le Tour de la prison*, EM, p. 601.

[7] À propos du poète japonais Bashô elle écrit : il “vit peut-être plus que tout homme dans l'éternité de l'instant”, *Le Tour de la prison*, EM, p. 600.

[8] *Les Yeux ouverts*, p. 63.

[9] *Denier du rêve*, OR, p. 265.

démolir, le reconstruire, faire la somme d'une série d'instantanés". Autrement dit, faire la somme de l'abondance des coordonnées de plusieurs instantanés, c'est-à-dire de l'universel d'un être humain, dépasse la faculté d'expression de l'artiste.

Est-il étonnant que Marguerite Yourcenar, consciente du "renouvellement" cyclique inutile de la mode littéraire fasse dire au même Clément Roux : "Clément Roux, classé. Et dans dix ans, on les foutra au grenier, ces tableaux, parce que ce ne sera plus la mode ; et dans cinquante ans, on les reprendra dans les musées, y compris les faux ; et dans deux cents ans, on dira que de Clément Roux, il n'y avait pas, que c'était quelqu'un d'autre, ou même plusieurs"^[10]. Non, cela n'est pas étonnant, car l'artiste Yourcenar, conformément aux artistes qu'elle apprécie^[11], a toujours visé à décrire, à mettre en lumière, à analyser et à définir dans un style aussi transparent que possible, adapté au personnage qu'elle met en scène, inclassable, la condition humaine intégrée à l'immuable universel. (Les mots manquent dès qu'on tente d'aller au-delà des mots ...)

Les valeurs physiques – deuxième volet – indissolublement liées à cette condition humaine, sont soumises, elles aussi, dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, à la loi du renouvellement cyclique tout en restant fondamentalement identiques à elles-mêmes tant par leurs manifestations extérieures que par les forces intrinsèques qui les engendrent. En effet, au cours des temps, ces manifestations visibles se sont modernisées ou, au contraire, sont restées curieusement les mêmes. Pourtant, les mobiles secrets qui les déclenchent s'avèrent universels, se soustraient à tout perfectionnement moral, ne sont vraiment positifs que s'ils s'engagent réellement dans une voie menant à l'Inconnaissable. Ni la passion de tuer qui n'a cessé de donner à l'être humain les forces physiques, sous quelque forme que ce soit, pour tuer^[12] aussi radicalement que possible, ni les fanatismes politiques et religieux entraînant des tortures de toute sorte, d'affreuses agonies, ni des cruautés expérimentées, éprouvées à mille reprises n'ont été à même de corriger, de perfectionner la couche sous-jacente immobile, la conscience de l'humanité, parce que "comme les

[10] *Idem*, p. 270.

[11] W. J. A. BOTS, "Marguerite Yourcenar critique d'art, d'artiste", dans *Marguerite Yourcenar et l'art. L'art de Marguerite Yourcenar*, éd. J.-P. CASTELLANI, R. POIGNAULT, Tours, SIEY, 1990, p. 31-37.

[12] *Le Temps, ce grand sculpteur*, "Cette facilité sinistre de mourir", p. 377-378.

nuages dans le ciel vide, nous nous formons et nous dissipons sur ce fond d'oubli"^[13].

Dans la plupart des cas les sensations physiques, visuelles, tactiles, auditives, etc. sont alléguées par Marguerite Yourcenar pour souligner leur caractère changeant et passager et lui servent de prétexte à révéler les nombreuses constantes négatives et les rares constantes positives dont est fait ce vaste on ne sait quoi de mystérieux qui fait tourner le monde.

Dans la préface de *Denier du rêve* (p. 162) elle signale au lecteur que la pièce de dix lires "passant de main en main [sensation tactile], pour relier entre eux des épisodes déjà apparentés par la réapparition des mêmes personnages et des mêmes thèmes [renouvellement]" devient "le symbole du contact entre des êtres humains enfoncés, chacun à sa manière, dans leurs propres passions et leur intrinsèque solitude". Cette pièce à la fois tangible et visible permet d'acheter du rêve, "une illusion volontaire, c'est-à-dire la seule chose au monde qui ne trompe pas", parce qu'elle donne momentanément accès à la constante positive la plus importante de cette couche sous-jacente immobile : la perfection recherchée.

Tout comme les cierges, produits de l'industrie de l'homme et des abeilles empruntent leur valeur à la lumière qu'ils répandent et vivant d'une vie mystérieuse et très éphémère, renouvellent invariablement l'expression de l'espérance humaine ^[14], de la foi de l'homme en une vie meilleure. Ces cierges sans cesse remplacés y réussissent un peu mieux, semble-t-il, que les paroles, effort physique producteur de sensations auditives qui se volatilisent particulièrement vite.

Notamment les paroles prononcées par les hommes politiques, à droite ou à gauche, paroles qui, se renouvelant périodiquement pour annoncer des changements qui ne changent rien, se laissent au fond résumer par un seul mot, dont les syllabes cycliquement interchangeables permettent d'allonger la kyrielle non-significative : rubarbara, barbararu, bararubar, rarubarba ... (DR, p. 267).

En revanche les forces naturelles – notre troisième volet – c'est-à-dire celles de la nature qui nous entoure, auxquelles Marguerite

[13] *Archives du Nord, EM*, p. 973.

[14] Cf. *Denier du rêve*, p. 187 sq.

Yourcenar consacre mainte description, sont porteuses d'un sens profond, bien que hybride, invariablement renouvelé lui aussi. Le cycle de la nature, l'immensité de ses apparences à la fois variées et invariables y est le magnifique décor à travers lequel éclate l'Invisible, mais par rapport auquel toute activité humaine, indépendamment de l'époque à laquelle elle se déploie, paraît se ratatiner.

Voici sa description (raccourcie) de la plage de Scheveningue^[15] :

Nul besoin de plonger dans des nostalgies inutiles : tout ce qui est de la station balnéaire y est affreux et l'était déjà vers 1900. [...] Des villas d'aspect martien aujourd'hui, hier encore d'aspect gothique, toute la laideur que peut produire la pompe bourgeoise, s'exhibent entre la plage et la route [...] Des baigneuses entuniquées et culottées de laine bleu marine, pourvues jusqu'à mi-cuisses d'un chaste volant assorti, se font asperger par la marée montante et s'enfuient en criant, alourdies par l'eau et le sable amassé dans leurs fonds de culottes. [...] Cette figuration humaine est peut-être, tout bien considéré, plus laide alors qu'aujourd'hui, où les corps huilés et hâlés ressemblent plus ou moins à du bronze. Mais l'immensité de la plage réduit de tout temps ce grouillement saisonnier à une tache incongrue au bord de la mer. [...] *L'informe*^[16] masse mouvante, même contenue çà et là par des quais et des digues, triomphera finalement de ces fétus de plâtre et d'acier. Rien d'essentiel n'a changé ni ne changera pendant des siècles au tracé des courants et à la force des flots sur cette côte. Clément et Marguerite, les deux petits enfants qui s'avancent, pieds nus, riant de voir le sable sourdre entre leurs orteils, et le petit Axel, qui se traîne encore à quatre pattes sur cette plage, pourraient être les premiers ou les derniers enfants du monde.

Ce continuel passage du particulier au général ("les premiers ou les derniers enfants du monde") a dû lui être dicté à la fois par une force intellectuelle – notre quatrième volet – puisée à la source de ses nombreuses lectures et par une propension naturelle de son esprit. À propos de *Feux* elle remarque dans *Les Yeux ouverts* (p. 90) : " Ce sont toujours les mythes, de nouveau les grands aspects de l'être humain, plutôt que moi. C'est moi, bien sûr, mais c'est aussi une voie d'accès vers différentes grandes images possibles de l'humain". En venir par la raison raisonnante, au bout d'un apprentissage continuel, à la conviction qu'il arrive un moment où "la vie pour chaque homme est

[15] Cf. *Quoi ? L'Éternité*, EM, p. 1270-1271.

[16] C'est moi qui souligne.

une défaite acceptée^[17] révèle que Yourcenar a été consciente non seulement de la fatalité mais encore du bonheur que comporte cette force intellectuelle toujours renouvelable qui permet à l'être humain d'entrevoir la nécessité de tout relier à tout, c'est-à-dire de se perdre dans l'infiniment grand ...

C'est en effet par une des plus belles "pensées écrites dans un jardin" qu'elle indique le chemin que doit parcourir l'intelligence humaine avant de rejoindre et de connaître l'Un^[18], dont elle est une parcelle infime. Poussée par une force inventée par le cerveau humain, l'eau d'un jet d'eau devant se comporter comme une flamme, son élément contraire, ne retrouvera son point de départ, sa liberté, sa nature propre, son essence, qu'en reprenant son mouvement naturel, qui est de descendre :

Pour une raison inverse, beauté exquise et artificielle du jet d'eau. L'hydraulique oblige l'eau à se comporter comme une flamme, à renouveler sans cesse à l'intérieur de sa colonne liquide son ascension vers le ciel. L'eau forcée s'élève jusqu'à la pointe de l'obélisque fluide, avant de retrouver sa liberté, qui est de descendre.^[19]

Entre-temps l'hydraulique, la mécanique, produit du cerveau humain, continue à lui donner les apparences, constamment changeantes, de la flamme, de l'intelligence qui cherche à s'élever, mais qui devra descendre, s'incliner avant de rejoindre son point final inchangé, son Auteur.

Et nous voilà arrivé au dernier volet : la façon d'entendre l'Auteur, façon qui, au cours des temps, a fait l'objet d'incessants renouvellements sur le plan spirituel, moral, psychologique, sociologique et historique, qui se sont toutefois avérés incapables de pénétrer son mystère.

Quelques courts passages empruntés de nouveau à son essai "Sur quelques lignes de Bède le Vénérable"^[20] illustrent on ne peut plus

[17] *Le Temps, ce grand sculpteur*, "La Noblesse de l'échec", p. 330 : "J'ai fait dire" cette phrase "à un empereur romain" ...

[18] Cf. *Quoi ? L'Éternité*, p. 1333.

[19] *Le Temps, ce grand sculpteur*, "Écrit dans un jardin", p. 406. Cette pensée complète celle qui précède, aussi belle, où la vague, "miracle des instantanés" " dont l'eau pesante monte comme une vapeur, comme une âme", semble symboliser la vie éphémère de l'homme.

[20] *Le Temps, ce grand sculpteur*, p. 275 et p. 277.

clairement que ce volet est un des piliers de l'œuvre de Yourcenar :

Un cycle nouveau commence ; à travers les dernières feuilles sèches du précédent automne percent comme des dards les premières tiges vertes. Nous sommes à cette période de fonte des neiges et de vent aigre où un christianisme encore presque neuf, importé d'Orient par l'entremise de l'Italie, lutte dans les régions du Nord contre un paganisme immémorial, s'insinue comme le feu dans une vieille forêt encombrée de bois mort ; c'est l'aube tempétueuse du VII^e siècle. [...] [C'est-à-dire] le moment du passage d'une foi à une autre, des dieux à un Dieu.

[...]au moment où j'écris ces lignes (1976) les catholiques et les protestants [...] se descendent les uns les autres dans les rues de Belfast. L'Angleterre d'Edwin sort de son âge de bronze pour entrer dans la communauté européenne, qui à cette époque se confond avec la chrétienté.

Son essai "L'Andalousie ou les Hespérides"^[21] montre comment en tant qu'historienne aussi elle soumet telle évolution historique et/ou religieuse de tel pays à un vaste ensemble de facteurs, de constantes qui déterminent la marche du monde : "Cet Orient, cet Occident oscillent depuis vingt siècles aux deux bouts d'une balance dont le fléau est Rome".

Mais c'est dans son essai "Tombeaux, En mémoire de Diotime : Jeanne de Vietinghoff" (p. 409) que, pour traduire l'universalité du renouvellement cyclique, son langage reste le moins en deçà de l'essence de l'indicible. Si les volets précédents ont successivement fait entrevoir dans quelle mesure Marguerite Yourcenar a réussi à suggérer la quintessence de la communication, de tout effort physique, de tout objectif politique, de toute activité intellectuelle, un passage consacré à Jeanne de Vietinghoff dégage magnifiquement la ligne de force intérieure que l'être humain doit essayer de suivre :

La vérité, pour elle, n'était pas un point fixe, mais une ligne ascendante. La vérité d'aujourd'hui, faite de renoncement aux vérités d'hier, abdiquait d'avance devant les vérités futures. [...] Infatigable élan d'une âme toujours en route : ce mode mystique de vivre n'est qu'un perpétuel départ. [...] Tout s'écoule. [...] L'âme [...] a reçu "la grande leçon des choses qui passent".

Oui, il existe un Noyau Universel Immobile composé de plusieurs volets aux couleurs indéfiniment renouvelables que Marguerite Yourcenar nous aide à entrebâiller.

[21] *Idem*, p. 379.